

Nouveaux Départs

Épisode 3

[Keithy] Bonjour tout le monde, alors aujourd'hui, je vais avoir une voix un petit peu plus grave qu'à l'habitude, je suis en train de me guérir d'une grosse grippe, en ce changement de saison ce n'est pas inhabituel. Alors restez avec moi. Aujourd'hui, je vais avoir vraiment l'opportunité d'avoir une belle conversation avec une personne qui incarne le thème de cette émission, de Nouveau Départ, Vanessa Kanga, comment vas-tu Vanessa ?

[Vanessa] Ça va super bien Keithy, super bien.

[Keithy] Merci d'avoir accepté mon invitation.

[Vanessa] Un grand plaisir.

[Keithy] D'avoir cette conversation sur ton histoire lumineuse d'immigration ici au Québec, à Montréal, ta construction d'identité à travers ça et les chemins que toi tu as choisi d'emprunter ou qui t'ont été accessibles pour pouvoir t'installer et être cette femme si épanouie qui est devant moi. Vanessa, tu viens d'où ?

[Vanessa] Alors, je viens d'un pays d'Afrique centrale sur le bord de l'océan Atlantique qui s'appelle le Cameroun. Donc j'ai l'habitude de dire que nous n'avons jamais été une colonie, on était un protectorat de la Société des Nations, donc l'ancêtre de l'ONU, qui a été annexé au début par les Portugais ensuite par les Allemands, perdus par les Allemands à cause de la guerre 14-18 puis divisé après que les Allemands aient tout perdu, par la Société des Nations entre la France et l'Angleterre, donc mon pays ressemble étrangement au Canada parce que nous avons deux langues officielles coloniales, l'anglais et le français, une minorité linguistique qui est la minorité anglophone et une majorité francophone, donc un peu l'inverse de ce qu'on vit ici au Québec, mais c'est très intéressant parce que ça me permet de faire beaucoup de parallèles. Donc je viens de là.

[Keithy] Oui et je ne peux pas cacher que j'ai eu la chance de visiter ton beau pays, le Cameroun, à travers une de tes initiatives professionnelles, tu es la fondatrice du Festival Afropolitain nomade qui en est aujourd'hui à combien d'édition ?

[Vanessa] Douzième.

[Keithy] Aïe, aïe, aïe et j'ai eu la chance de participer à la neuvième édition directement au Cameroun, on va reparler tantôt. Le Québec est-ce que ça a été un choix évident pour toi ?

[Vanessa] Tellement pas. Tellement pas parce que moi je viens d'une famille de classe moyenne, supérieure un peu, on n'a manqué de rien, mais tu sais, je sentais quand même qu'on avait certains privilèges dans la société et tout et mon père, on faisait partie des premières familles qui avaient eu les antennes paraboliques, je ne sais pas si tu connais ça ? Tu sais les grosses soucoupes qui nous permettaient d'avoir des chaînes étrangères comme Canal+.

[Keithy] Tu peux capter jusqu'à mars avec ça.

[Vanessa] Ouais, genre, donc nous, on avait ça à la maison et je me rappelle, c'était à l'époque de Bibi et Geneviève, non, mais pour de vrai, ça part de là.

[Keithy] J'entends Mathieu de l'autre côté rire.

[Vanessa] Oui, mais vraiment, donc l'accent canadien québécois est rentré dans notre maison au Cameroun, je devais avoir sept, huit ans, c'était par Bibi et Geneviève parce qu'on captait TV5 puis TV5 montrait des émissions un peu partout dans la francophonie puis je pense que c'est de là que mon père a eu l'idée de m'envoyer ici. Il ne m'a rien dit jusqu'à mes 16 ans, je fais mon examen de fin d'année, on avait un examen de fin d'année qu'on faisait pour passer en classe

supérieure puis je vois mon père voyager un peu pendant l'année, mais je me dis : « Bon, il fait ses affaires, tu sais. » Puis il part quelque part en février, il achète des manteaux, je suis comme : « Boh, ça, ça le regarde, tu vois. » Jusqu'au jour où en plein été, au mois d'août, je viens de finir le deuxième mois des grandes vacances, moi je me prépare déjà à retourner à l'école, mes parents me convoquent dans le jardin, ma mère et mon père, donc il y a une table au jardin et tout ça, j'arrive puis là, très très naïvement, je m'installe puis là, je vois l'air grave dans les yeux de mon père qui me dit : « Bon, tu as obtenu ton certificat d'acceptation du Québec, tu as été inscrite dans le Cégep Gérard-Godin, nous sommes le 26 août, tu commences l'école le 29 août, ton avion est samedi puis tu t'en vas faire ta valise demain matin. » Puis là, j'étais comme : « Qu'est-ce que c'est ça ? » Puis là, ma mère qui me dit : « Non, non, non, ne t'inquiète pas, on a tout préparé. » J'ai dit : « Mais vous avez préparé sans parler à la personne concernée, c'est comment en fait ? Qu'est-ce qui se passe ? » Puis là, mon père qui me dit : « Non, tu sais, je suis allé faire du repérage, j'ai un ami d'école qui s'appelle Alain-- » Que je salue d'ailleurs, avec qui je suis encore en contact qui allait être mon tuteur parce que j'arrivais à 16 ans. Je suis mineur, donc le Canada impose quand il y a un mineur, tu dois avoir un tuteur légal puis c'est ça qui a expliqué un petit peu les voyages de mon père deux, trois fois par année pour venir installer et tout.

[Keithy] Organiser ta vie.

[Vanessa] Organiser les trucs puis là, j'apprends ça, on est le 25 août, je dois faire ma valise le 26, je pars le 27, j'arrive le 28 puis l'école commence le 29.

[Keithy] Comme ça ?

[Vanessa] Juste comme ça. Je suis arrivée à Montréal, heureusement il faisait chaud parce que je n'aurais pas supporté le choc thermique, je pense, mais ma première journée au cégep j'arrive avec, je m'en souviendrai toute ma vie, mon père avait pris un agenda scolaire, il avait écrit tout le chemin à l'aéroport parce que je voyageais toute seule pour la première fois loin de chez moi, je faisais 15000 km, dont deux escales. Donc il avait pris un agenda scolaire puis il avait tout écrit : « Quand tu sors

de l'avion, porte A2, marches derrière, tu vas voir il y a un piano, tu prends le piano, tu vas... » Il avait fait tout--

[Keithy] Tout le tracé de l'itinéraire.

[Vanessa] Jusqu'à l'arrivée, il dit, il avait fait une espèce de cartable avec des intercalaires, tu sais, des protections en plastique, il avait mis mon passeport, mon permis d'étude, mon CAQ, il dit : « Le premier document que tu donnes à l'agent, c'est ton permis d'étude, ensuite il va te demander ton-- » Il avait fait comme tout un-- Puis j'ai encore cet agenda-là 25 ans plus tard, je l'ai encore.

[Keithy] Donc c'est vraiment une période qui a marqué ta mémoire, c'est presque un traumatisme.

[Vanessa] Oh, mais c'est carrément un traumatisme --

[Keithy] De voyager de cette façon.

[Vanessa] Parce que je quitte mes frères et sœurs, nous on est quatre, je quitte mes parents, je n'ai jamais vécu avec d'autres personnes plus que pendant les vacances puis là, je vais dans un pays que je ne connais pas parce que je n'étais jamais venu, c'est mon père qui avait fait les démarches, donc là, j'arrive, on est dimanche, l'école c'est lundi et une école que je ne connais pas la veille, donc quand je suis arrivée, je me rappelle, on est arrivé à Montréal, il était comme 11 heures, mon tuteur m'a fait faire-- Et on a débarqué au West Island, c'est comme le pire coin pour débarquer, genre, c'est juste loin de Downtown, comme Pierrefonds, moi j'habitais Pierrefonds - Roxboro puis j'allais à Gérald-Godin, qui est comme à Sainte-Geneviève. Là, j'arrive, mon tuteur, il dit : « Ben comme tu vas quand même à l'école, demain je vais te faire faire le chemin comme ça tu vas voir un peu le quartier et tout. » Donc moi, je me disais : « OK, il me fait faire le chemin, mais demain il va m'amener à l'école, c'est comme mon père, ma mère, tout ça. » Là, on revient, le lendemain matin je me lève, moi j'ai encore les réflexes de la maison, tu

te lèves tôt, tu fais le café et tout pour les parents et tout, donc 7h15 moi je suis dans la cuisine, tout le monde dort puis là, je suis comme : « Mais pourquoi ils dorment en fait, c'est lundi. » Puis là, 7h30 puis là, je me dis : « Non, non, non, les cours commencent à 8h30, je ne veux pas être en retard le premier jour et tout et tout. » Là, je vais cogner à la chambre des parents, je dis : « Tonton Alain, c'est parce qu'il faut aller à l'école, qu'est-ce qui se passe ? » Puis là, il me dit : « Non, mais je t'ai laissé les tickets. » À l'époque, il y avait les petits tickets d'autobus.

[Keithy] Les petits cartons jaunes.

[Vanessa] Les petits cartons jaunes, bleus, machin et je ne connaissais pas, il me dit : « OK, mais tu as des tickets d'autobus sur la table, l'arrêt d'autobus est juste en face de la maison, va à l'école, je t'ai montré le chemin hier. »

[Keithy] Waouh, Vanessa, j'ai vraiment beaucoup de compassion pour ce choc d'intégration.

[Vanessa] J'ai pris l'autobus, mais tu sais comment je suis arrivée à l'école ? En fait, je me suis dit que tous les gens qui ont des sacs à dos vont au même endroit que moi, c'est juste ça qui m'a aidé. Donc je me suis dit que quand il va y avoir un grand groupe de sacs à dos qui va arrêter--

[Keithy] Tu es dans la bonne direction.

[Vanessa] C'est comme ça que j'ai émigré.

[Keithy] Waouh, mais c'est comme presque la pire façon. Tu es arrivée ici seule à 16 ans, adolescente, vraiment tes parents avaient beaucoup beaucoup de confiance en ta débrouillardise, ton intelligence aussi de pouvoir t'adapter.

[Vanessa] Je pense.

[Keithy] Est-ce que tu as réussi justement à t'adapter d'une façon rapide, en fait comment ça s'est passé pour toi justement l'adaptation et la réinvention de ton identité ? Parce que avoir 16 ans au Cameroun et avoir 16 ans au Québec, c'est le jour et la nuit.

[Vanessa] Mais je te dirais que la première semaine, je voulais rentrer tous les jours parce que je ne comprenais pas l'accent, c'était du français, mais il y avait des expressions que je ne comprenais pas. Et puis moi j'arrivais, c'était la première année d'ouverture du Cégep parce que c'est le seul cégep francophone dans ce coin-là et ils ouvraient en 2001, en fait. Donc j'arrive dans un nouvel environnement même pour les gens qui travaillent là et je suis la seule étudiante étrangère, donc moi j'arrive avec un chèque de 40 000 dollars parce que c'est ça qu'on nous a demandé pour déposer à la banque, j'arrive avec un permis d'étude puis j'arrive avec mes bulletins du Cameroun. Donc la madame à la réception me dit : « Mais moi je ne sais pas quoi faire avec ça, vous venez d'où ? Vous êtes qui ? Vous êtes inscrite ? » J'ai dit : « Oui, je suis inscrite. » Mais mon père avait tout écrit : « Tu dois donner parce que c'est ça qui permettait de-- » Les frais de scolarité quand tu n'es pas québécois, c'était 4000 dollars la session. On payait ces prix-là pour aller à l'école, donc mes parents avaient économisé quand même une bonne somme pour que je puisse déposer en plus des frais de subsistance et tout. Donc j'arrive avec ça, je vais voir la réceptionniste, elle part en panique, tu imagines ? La fille est comme : « Mais je ne connais pas, je ne sais pas. » Donc on appelle le directeur, il dit : « Oui, on vous attendait Vanessa et tout, bon, allez en cours, nous, on va s'occuper des démarches administratives. » Puis là, je réalise qu'on m'a mise dans un cours de mise à niveau en français, donc j'arrive, on nous fait la dictée, je ne vais jamais oublier ça. « Q U ' », « Q U E » placé dans les cases, je ne sais pas quoi puis là, je fais le truc en une minute, le prof, il me regarde, il dit : « Mais qu'est-ce que tu fais là ? » J'ai dit qu'on m'a envoyé ici, il dit : « Non, tu t'en vas dans un cours régulier s'il te plaît parce que je ne sais pas ce que tu fais là. » Donc la première journée pour moi a été vraiment surréaliste. C'était surréaliste parce que je ne connaissais rien et je te dirais que mon adaptation s'est faite parce que j'aimais l'histoire, j'aimais le français, j'étais en sciences humaines, donc tout ce qui était partagé me fascinait, l'histoire du Québec, comment les gens sont arrivés ici, on regardait Maria Chapdelaine, des films où tu vois les gens dans le bois bûcher des branches, tu es

comme : « Waouh, ces gens voulaient vraiment rester ici. » Puis ça m'a confronté un peu parce qu'après, tu as cette colonisation, tu as l'immigration et puis tu as moi dans le portrait puis je me dis : « Mais ma place est où dans la ligne du temps ? Est-ce que je suis plus légit parce que moi je viens maintenant ou eux ils sont plus légit parce qu'ils étaient là au début ? Qu'est-ce qui fait en sorte qu'on se retrouve aujourd'hui ? » Parce que moi j'ai eu un autre type de colonisation qui m'a appris la même langue qu'eux. Toutes ces questions-là te font réfléchir et à un moment, j'ai juste dit : « Ben je veux rentrer, qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je fais ici ? » Et mon père qui me disait : « Ben moi je pense que tu peux essayer. »

[Keithy] Ben justement, cette question « qu'est-ce que je fais ici ? », est-ce que tu as pu trouver une réponse parce que on dirait vraiment que tu as été, ben dans la façon que tu nous le racontes, c'est comme si tu réalisais le rêve de quelqu'un d'autre ?

[Vanessa] Oui, ben je t'ai parlé de Bibi et Geneviève, le truc, ça vient de là, c'est que je pense que mon père quand je lui avais posé la question un peu plus tard, il me disait : « Je voulais t'envoyer dans un endroit francophone où tu serais à l'aise avec la langue, mais je ne voulais pas que tu ailles en Europe parce qu'on connaît les dérives, en fait, de l'immigration en Europe. » Et il n'y avait pas beaucoup d'immigrants africains à cette époque-là au Canada, c'était les débuts puis il me disait : « Puis je pense que tu vas faire partie des premiers, tu es capable. » Et je pense qu'il a eu raison parce que finalement je me suis découvert une identité ici parce que quand j'étais chez moi, j'étais comme tout le monde, on parle, on va aux mêmes écoles, tu ne te questionnes pas sur ta place dans le monde, tu sors de la maison tu vas, tout le monde te ressemble, vous parlez la même langue, vous êtes du même pays, pourquoi tu vas te poser des questions, mais c'est ici que les gens ont commencé à me demander : « Oh, tu viens d'où ? Comment c'est chez toi ? Pourquoi tu es différente ? Pourquoi tu parles comme ça ? Pourquoi tu n'es pas comme nous ? » Et puis là, je me suis dit : « Ah, OK, ils m'ont mis dans une case, mais est-ce que j'ai envie d'accepter cette case-là sans comprendre pourquoi je suis dedans ? »

[Keithy] C'est vraiment intéressant.

[Vanessa] Pourquoi je suis dedans ?

[Keithy] Tu as beaucoup parlé du fait que tu t'es adapté à ton environnement, tu t'es adapté au rythme aussi, au langage, aux codes, toi tu viens avec tout un environnement qui t'enveloppe, qui t'habite, est-ce que tu as senti qu'il y a eu un effort aussi à l'inverse où on s'est un peu adapté à qui tu es ici à Montréal au Québec ?

[Vanessa] Oh, on ne m'a jamais posé cette question. Je n'ai jamais pensé à ça. Est-ce que les gens se sont adaptés à qui je suis ? Je pense que par la force des choses, oui parce que je suis quelqu'un d'assez authentique, donc quand quelque chose me dérange, en général ça ne reste pas longtemps sur mon chemin, donc oui, on s'est adapté, mais je te dirais que c'est une danse à deux, dans le sens où par exemple, moi j'ai fini mon cégep, j'ai eu une bourse pour aller à l'université, je suis arrivé à l'Université de Montréal, je voulais faire sciences politiques et économie, j'ai eu de très bons professeurs, ensuite j'ai fait une maîtrise en management des organisations à l'ENAP, mais à chaque fois mes premières impressions venaient beaucoup du monde académique parce que c'est celui pour lequel mes parents m'ont envoyé. Et à chaque fois que j'avançais soit dans mon éducation ou dans ma formation, je voyais qu'on était de moins en moins nombreux et nombreuses. Au cégep, les gens venaient du secondaire, donc tu avais des gens des Philippines, tu avais des gens du Vietnam, tu avais des gens d'Haïti, il y avait beaucoup de nationalités, mais quand on arrivait à l'université ça diminuait un peu puis quand tu arrives en maîtrise ça diminue encore, donc je me posais la question : « Mais qui fait ce tri en fait ? Ce n'est pas les gens eux-mêmes, est-ce que c'est les gens eux-mêmes qui ne veulent pas ? » Puis là, tu commences à comprendre en fait qu'il y a des systèmes qui existent, il y a des réflexes qui existent. Ma première fois que j'ai compris que j'étais black, qu'on m'a enlevé mon identité d'Africaine puis de Camerounaise, c'était ici qu'on m'a dit que : « Oh, vous, les blacks, de toute façon, vous n'êtes pas intelligents, les noirs. » Puis c'est la première fois que j'ai dit : « Ah, mais je suis noire, comment ça se fait qu'on ne m'ait jamais dit ça ? Je suis noire depuis quand en fait ? » Parce que dans mon pays, je ne suis pas noire.

[Keithy] L'environnement est complètement différent ici.

[Vanessa] Mon père est du clan de l'ethnie Bassa, ma mère est Beti, nous avons des clans, des ethnies, des communautés, mais ce n'est pas une race et c'est ici que j'ai réalisé que : « OK, il y a ça aussi. » Et ça a été un choc pour moi parce que c'est la première fois que je me suis dit : « Est-ce que je vais accepter qu'on m'enlève ce que j'ai toujours construit ? Et je vais rentrer dans un autre truc parce que quelqu'un m'a qualifié ? » Puis là, j'ai commencé à dire : « Non, je n'ai pas envie en fait parce que ce n'est pas à l'autre de décider que je suis noir ou que je suis X ou Y. » Et là, j'ai commencé à me documenter beaucoup, j'ai lu un peu sur l'histoire des droits civiques, j'ai compris, mais d'où vient ce mot : « Black, noir », pourquoi ? Puis j'ai appris beaucoup l'histoire du grand peuple haïtien que j'adore et que je chéris puis tu sais l'amour que j'ai pour Haïti. C'est là que j'ai compris que la Révolution a commencé là puis on ne nous en parle pas beaucoup, on parle beaucoup de Martin Luther King et tout ça et c'est là que j'ai commencé à me dire : « OK, il faut que je fasse mes classes. »

[Keithy] Tu as essayé de comprendre.

[Vanessa] Comprendre pourquoi on m'a appelé comme ça ?

[Keithy] Ouais, de comprendre les dynamiques, de comprendre les appellations, les positions. Ça me rappelle beaucoup l'histoire d'immigration de mes parents, mes parents sont venus ici d'Haïti, pas dans un contexte où ils fuyaient un régime politique, oui, il y avait quand même euh le régime Duvalier qui terrorisait une partie de la population, donc ça a permis la création de programmes pour justement séduire des professionnels d'Haïti et d'autres pays qui vivent des situations semblables. Donc mes parents qui viennent de classe moyenne sont venus au Québec attiré par ces programmes-là, avec un désir de voyager, de se découvrir, de développer une nouvelle identité, d'aller voir ailleurs s'ils y sont, comme on dit. Et arrivé ici, mon père en particulier, a vécu un très grand choc, un choc traumatique de la différence, du traitement qu'il avait en Haïti, le traitement qu'il avait ici dû à son niveau d'éducation, sa classe sociale et ici, le manque de reconnaissance, donc mon père est retourné en Haïti, ça, j'ai toujours considéré que c'était un échec d'immigration, mais en ayant ces conversations avec différents amis, différentes personnes justement qui ont leur propre histoire, je réalise que non, ce n'est pas un échec, c'est juste son histoire, ça lui appartient. Toi, tu es venu ici enfant,

adolescente, est-ce qu'à un moment donné, tu as eu envie de juste retourner chez toi ?

[Vanessa] Tous les jours.

[Keithy] En ressentant tous ces décalages.

[Vanessa] Déjà les premiers jours, je vouais partir, tous les jours, je te dis. Mais au fur et à mesure, je me suis dit que la compréhension de mon identité, elle ne peut pas se faire juste en Amérique du Nord parce que les éléments de réponse que j'avais sur ma place ici, il fallait toujours que je les confronte avec ce que j'avais de plus concret qui était ma lignée, mon arbre géologique, ma langue, ma terre et je n'ai jamais voulu ne jamais retourner. Je me suis dit que je vais trouver une façon d'aller souvent, que je vais trouver une façon d'amener souvent mes enfants parce que cette connexion-là qui me permet aujourd'hui de dire que je fais partie de cette famille, ce clan qui a lutté pour l'indépendance, mon père, mes grands-parents font partie de la famille qui a fait le maquis chez nous, qui avons lutté. Pour moi c'est trop important en fait pour juste enfermer ça dans un petit mot « noir », tu vois. Pour moi, retourner, tu vois, quand tu parles de ton papa, je me dis qu'il a eu le courage de retourner à la source parce que restez ici souvent, pour moi, sans ne jamais repartir se reconnecter, c'est ça qui nous déracine et cet enracinement-là il est tellement important parce que c'est la seule colonne qui nous permet de donner aux autres. Il faut que tu sois groundé pour offrir, moi je pense.

[Keithy] Et aujourd'hui les autres ben c'est aussi ta famille, tes enfants.

[Vanessa] Ouais, ouais, puis elles, elles ont un tout autre rapport à ça parce qu'elles sont d'ici, en fait et c'est drôle parce que chaque fois que j'ai de la famille qui vient du Cameroun, ils disent : « Oh, pourquoi tes enfants ne parlent pas comme les Québécois, ils n'ont pas l'accent. » Je dis : « Mais parce que moi je ne l'ai pas, c'est aussi simple que ça. » La personne avec qui elles passent plus de temps c'est moi, OK. Donc ça, c'est un, mais pour moi c'est important qu'elles aient le choix, tu vois,

je ne veux pas leur dire qu'il n'y a rien chez nous et je ne veux pas leur dire qu'il y a tout ici, je veux qu'elles aient le choix de prendre partout.

[Keithy] Et toi, quel choix tu penses qu'elles vont prendre ?

[Vanessa] Franchement, je pense que je ne suis pas pire influence quand même. Je pense qu'elles vont faire le choix de l'équilibre, en tout cas, je leur fais confiance pour ça, mes deux filles sont déjà rentrées au Cameroun, on a été au Sénégal, on a été au Congo, il y a plein de pays où on a été et à chaque fois je vois l'émerveillement de voir les différences, le bonheur qu'elles ont d'être là-bas, mais à chaque fois elles disent : « Ah, il faut rentrer à la maison. » Et elles savent où est leur maison. C'est ici en fait. Et je veux qu'elles cultivent ça, d'être partout chez elles, mais de savoir qu'elles ont un port d'attache, en fait.

[Keithy] Bah je pense que tu réussis ça à merveille, Vanessa, alias Veeby. Et tantôt on va s'adresser un peu plus à Veeby, d'accord ?

[Vanessa] D'accord.

[Keithy] Comme à la tradition à l'émission Nouveau Départ où on entretient des conversations autour de l'expérience d'immigration ici au Québec, je t'ai demandé Vanessa, de me proposer un texte, un texte qui t'a beaucoup accompagné ou inspiré, un texte qui est comme devenu un ami. Et tu m'as proposé ce texte de Malcolm X, je procède à la lecture. J'aime beaucoup ce texte aussi. « Qui t'a appris à--» Pardon. « Qui t'a appris à détester la texture de tes cheveux ? Qui t'a appris à détester la couleur de ta peau à tel point que tu te décolores pour ressembler à l'homme blanc ? Qui t'a appris à détester la forme de ton nez et la forme de tes lèvres ? Qui t'a appris à te détester du sommet de ta tête jusqu'à la plante de tes pieds ? Qui t'a appris à haïr les gens de ton espèce ? Qui t'a appris à haïr la race à laquelle tu appartiens, à tel point que tu ne veux plus être entouré d'autres personnes ? Qui t'a appris ? » De Malcolm X lors de sa présentation « Qui t'a appris à détester » à Los Angeles, le 5 mai 1962.

[Vanessa] Ouais, ouais, c'est fort, c'est très fort ce texte. Ça m'émeut parce que moi, j'ai plongé dans la lecture des droits civiques je devais avoir quelque chose comme 18 ans, mais mon père écoutait beaucoup de musique noire américaine, mais je ne faisais pas les liens, j'étais trop jeune parce que chez nous les mouvements sont arrivés beaucoup par la musique. C'est Sam Cook, James Brown, c'est par là que les mouvements sont arrivés.

[Keithy] Est-ce que c'est par là aussi que ta passion pour la musique est arrivée ?

[Vanessa] Oui, mais je ne comprenais pas encore à ce moment-là. Et pourquoi j'aime beaucoup ce texte parce que moi j'ai grandi au Cameroun, dans un pays qui n'a pas connu l'esclavage, mais où les gens se décolorent, où les gens se défrisent, mais je ne savais pas pourquoi les gens faisaient ça, en fait ? Pourquoi c'était si difficile d'accepter notre nature tout simplement ?

[Keithy] En tout cas, ça mérite d'être exploré. Je m'entretiens avec Vanessa Kanga, alias Veeby, là, on va parler avec Veeby. Veeby, c'est ton côté artistique, tu es chanteuse, une magnifique chanteuse, mais pas que chanteuse dans ton côté artistique, tu as aussi ce côté de direction artistique parce que tu es aussi la fondatrice du Festival Afropolitain nomade, on l'a dit en entrée de jeu, qui en est à sa 12e édition, c'est quand même impressionnant. J'ai eu la chance, l'immense chance de faire un retour en Afrique grâce au Festival Afropolitain nomade accompagné du collectif dont je fais partie les Weekenders, on s'est rendu dans le cadre de la neuvième édition à Douala, ça a été vraiment un moment magique, je t'en suis éternellement reconnaissante.

[Vanessa] C'est un honneur.

[Keithy] Vraiment ça sublime l'imaginaire, il faut aller en Afrique, moi j'encourage tout le monde à vraiment diversifier vos destinations de découverte, de voyage et d'inclure un pays, une ville africaine parce que c'est vraiment des destinations à découvrir. Douala, m'a tellement fait penser à Port-au-Prince, la ville de ma naissance en Haïti.

[Vanessa] Je confirme.

[Keithy] Du moment que je suis descendu de l'avion, l'odeur de l'air, juste même le sol, la façon que je me tiens sur le sol, le son de la ville, l'urbanisme de cette municipalité, c'est vraiment fou comment il y a des liens qu'on peut faire directement avec plusieurs pays africains, des pays antillais comme Haïti, c'est trop magnifique, pourquoi tu te donnes le mal et tu continues à être derrière ce festival qui est international ? Il faut l'expliquer c'est que Festival Afropolitain nomade, parce que ça s'appelle nomade, vraiment se donne le défi de se représenter à chaque année dans un nouveau pays africain et là-dedans, il y a aussi le Canada, qui est considéré comme un pays africain, j'adore.

[Vanessa] Ça, c'est à cause de moi. Désolé.

[Keithy] Mais explique-nous un peu qu'est-ce que c'est que ce beau festival ?

[Vanessa] En fait, le festival Afropolitain nomade c'est une réponse à quelque chose que moi j'avais observé, c'est-à-dire qu'en tant qu'artiste en fait, on participe à des événements, on est programmé sur des trucs puis on voit les artistes africains qui sont à l'affiche avec nous, mais quand tu rentres au pays, la musique a comme trois, quatre, cinq ans d'avance puis ici, c'est comme si on a quatre, cinq ans de retard puis là, je suis comme : « Mais ils pensent vraiment que c'est ça qu'on écoute ? » Ce n'est pas vrai que c'est ça qu'on écoute, donc je me suis dit : « Comment démystifier ce côté folklore qu'on est toujours en train de vouloir mettre de l'avant et s'assurer que les gens qui sont représentés sont aussi vibrants, jeunes, colorés, modernes que ce que je connais. » Ils voient les artistes et là, ils se disent : « Oh, my god, il y a de l'électro, il y a du hip-hop, il y a de la soul, il y a du reggae, il y a plein de choses. » Et la beauté des choses, c'est que moi dans mon pays, en fait, au Cameroun, juste dans 475 000 km², on a 250 langues différentes et 250 langues, 250 façons de manger, de se vêtir, de parler différentes, donc imagine, la musique qui vient avec cette diversité-là.

[Keithy] C'est tellement riche et foisonnant.

[Vanessa] Et combien de fois on peut fusionner ça avec le hip-hop, le reggae et tu imagines les combinaisons exponentielles que c'est ? On n'a même pas fait 1 %, un seul pour cent, on ne l'a pas fait, donc ce n'est pas vrai que tu peux programmer quelque chose et dire que ça c'est de la musique africaine, c'est impossible parce que juste dans un pays moi j'ai 250 combinaisons fois X, fois N. Maintenant si je vais au Congo, ils sont 300, je vais en Côte d'Ivoire, ils sont 75, je vais au Sénégal il y a au moins 60 ou 80 communautés et cultures différentes. Fais ça maintenant fois 54. C'est impossible, en fait d'arriver à bout, donc je me suis dit qu'il faut que j'amène les gens à comprendre cette réalité-là et respecter aussi le fait qu'on est un continent qui refuse en fait de s'exclure de la modernité, les gens nous ont toujours dépeints comme archaïques, primitifs, arriérés, sous-développés ça, je ne suis plus capable, quand quelqu'un dit ça devant moi je le--

[Keithy] Non, il faut vraiment aller en Afrique, beaucoup de gens seraient vraiment étonnés.

[Vanessa] Exactement, étonné puis tu as été à Douala, moi j'ai été à Port-au-Prince et à chaque fois que j'arrive à Port-Au-Prince, j'ai l'impression que je suis à Yaoundé ou dans n'importe quel pays, à Dakar avec le tap-tap, c'est la même chose que tu retrouves au Sénégal.

[Keithy] J'ai presque l'impression d'entendre les gens parler créole, tellement la sonorité est semblable.

[Vanessa] Et nous sommes habitués à la diversité parce que dans nos familles il y a de la diversité, le clan de ma mère c'est des chasseurs, mon père vient d'une ethnie de pêcheurs sur la côte, c'est de l'interculturel d'aller marier ma mère parce qu'il faut savoir comment parler à ces peuples-là, tu comprends ? Donc avoir une Haïtienne ou un Martiniquais, un Québécois, un Français, nous, ça ne nous dérange pas parce qu'on grandit comme ça.

[Keithy] Vous êtes déjà dans la diversité, ouais.

[Vanessa] Donc moi quand je viens ici et que je vois que les gens utilisent ça pour s'opposer, pour se confronter, moi ça m'a fait un choc en fait parce qu'on a toujours vécu en mangeant la nourriture des Bamilékéés, Le Ndolè des Douala, le Mbongo des Bassas, l'Achu des Bamendas, comme toutes les cultures font partie de la vie quotidienne et quand tu vas aller dans la rue, tout le monde va parler anglais ou français, mais tu vas entendre un mot en pidgin, un mot en Douala, un mot en ceci parce que tu sais, on a l'habitude de ces brassages humains.

[Keithy] Donc tu avais vraiment envie d'illustrer ça à travers la mission du festival.

[Vanessa] Oui, vraiment et à chaque fois ça réussit parce qu'il suffit juste de poser les pieds pour constater, en fait, on n'a pas grand-chose à faire.

[Keithy] Et non seulement à travers le parcours, mais aussi à travers les disciplines qui sont sublimées, représentées. Veeby, tu es chanteuse et pas qu'une chanteuse, une magnifique, éblouissante chanteuse et tu inclus le chant, il y a aussi les arts visuels, moi en tant qu'artiste visuel, c'est de cette façon que j'ai pu y participer. Parle-nous justement de toutes les disciplines et pourquoi elles sont importantes pour toi ?

[Vanessa] La musique c'est sûr que c'est très important parce que c'est ce que je maîtrise et ce qui est bien avec la musique, c'est que tu ne peux pas fermer tes oreilles, tu peux fermer les yeux, tu peux dire que je ne respire pas pendant un certain, mais les oreilles, c'est difficile de passer à côté. Donc quand quelque chose est bon et que ça vient toucher ton émotion, quelle que soit la langue dans laquelle c'est décliné, ça touche les gens, donc la musique est très importante et comme je t'expliquais tout à l'heure, les patrimoines sont exponentiels, donc on peut vraiment présenter une chose, on ne finira jamais les années qui restent. Les arts visuels, pourquoi c'est important, c'est parce que je me suis rendu compte que quand les gens arrivaient, ils voulaient montrer ce qu'ils ont vu, tout le monde veut montrer, comme tu as dit : « Ah, j'ai vu un quart qui ressemble à ce que j'ai vu à (les Goosse).

Ah, il y a quelque chose que j'ai vu qui ressemble à ce que j'ai vu en Martinique ou je ne sais pas quoi. » Puis là, je me suis dit qu'il faut leur faire consigner ça quelque part. Puis la photo c'est génial, la peinture, les arts plastiques et tout, donc j'ai dit qu'on ne va pas seulement se contenter du son, il faut que les gens capturent les images et les émotions qu'ils ressentent quand ils sont là parce que moi j'ai grandi, il n'y a pas grand-chose qui m'émeut vraiment. Je le vis.

[Keithy] C'est normal pour toi.

[Vanessa] Ouais, c'est ça, mais je vois ce que ça fait sur les gens et surtout sur les afrodescendants qui reviennent parce que nous sommes des terres de déportation, contrairement à nos frères et sœurs autochtones, on n'a pas eu une colonisation d'installation, mais vraiment de déportation, donc les gens qui reviennent, l'ADN, c'est un livre d'histoire. Quand tu dis que tu te tiens sur terre puis que tu te reconnais, c'est parce que ton ADN sait que tu étais ici il y a quelques siècles.

[Keithy] Il y a cette mémoire, j'imagine.

[Vanessa] Il y a cette mémoire qui est là et moi je crois vraiment en ça parce que j'ai vu les faits que ce retour a sur des gens que j'ai amenés et ils sont changés à jamais parce que premièrement, cette mémoire-là se réveille, mais en plus ils se rendent compte qu'il y a des endroits où ils peuvent être juste eux, on ne les calcule pas.

[Keithy] Ouais et je suis une de ces personnes et d'autant plus que mon conjoint est congolais, était congolais, feu à son âme, c'était vraiment un parcours migratoire qui venait compléter mon identité, qui est en constante évolution et je comprends, j'entends que ton parcours migratoire est enrichi par aussi le festival et ça te permet sûrement, tu vas pouvoir me confirmer, d'être encore plus efficace dans ce nouveau rôle que tu as dans la municipalité, d'être cheffe de division culture et bibliothèque dans l'arrondissement de Côte-des-Neiges. C'est un arrondissement quand même qui illustre la diversité d'une façon magnifique et tu es au cœur de cet arrondissement pour continuer ton travail.

[Vanessa] Exactement, Côte-des-Neiges c'est mon quartier d'accueil, quand j'ai quitté Pierrefonds - Roxboro, j'ai habité dans le quartier universitaire jusqu'à maintenant, j'habite à Côte-des-Neiges encore et c'est presque 100 000 habitants, 135 nationalités, trois grands centres universitaires, deux grands hôpitaux.

[Keithy] Et félicitations hein pour cette position.

[Vanessa] Merci, merci et pour moi, j'ai envie de te dire que c'est la plus belle expression de mon engagement d'être à cette position puis de diriger mes équipes sur mon expérience et les choses que moi je voyais en tant qu'artiste aussi. Des choses que j'ai envie de changer, des choses que j'ai envie de peaufiner, mais à la fin de la journée ce qui est vraiment super cool, c'est que je vois les citoyens que je vois dans mes salles de spectacles, que je vois dans mes bibliothèques, je les croise au Maxi, à l'épicerie, dans les parcs avec mes enfants, mes enfants profitent de l'offre culturelle qu'on développe, donc je n'ai pas l'impression que je travaille pour moi puis je n'ai jamais voulu travailler pour moi et en plus là, je me dis que c'est du service public. On est au service de la population, on écoute et la grande chance que j'ai eue, c'est que j'ai pris le poste au moment où on préparait notre plan de développement culturel des cinq prochaines années. Donc je suis très chanceuse de pouvoir insuffler une vision, des perspectives, des objectifs de quelqu'un qui vit dans l'arrondissement puis qui sait c'est quoi les besoins.

[Keithy] Moi j'aurais envie de te dire, quand je dis Veeby, je parle à l'artiste, quand je dis Vanessa, je parle à la citoyenne, à la femme, moi j'aurais envie de dire Veeby, alias Vanessa, ce sont eux, c'est nous la Ville de Montréal qui sommes chanceux de te compter parmi l'écosystème parce que ton bagage va faire en sorte, je le crois, que tu sois encore plus efficace dans ton rôle, comment tu penses que ton bagage en tant que jeune adolescente de 16 ans qui a débarqué ici toute seule peut t'accompagner justement dans ce nouveau rôle ?

[Vanessa] Ben moi la chose que je me répète chaque matin, je me dis : « Comment je peux faire en sorte qu'il y ait une petite fille qui n'ait pas envie de rentrer tous les jours ? Est-ce qu'on a le bon spectacle, la bonne activité ? Est-ce qu'on a la bonne

approche aussi pour lui faire penser que oui, tu es là pour l'école, tu es là avec tes parents, tu n'as pas choisi. »

[Keithy] Et que tu es à la bonne place.

[Vanessa] Que tu es à la bonne place puis qu'il y a des gens qui pensent à toi de cette façon-là puis tu vas rentrer un jour, mais profites un peu de ce que tu peux avoir comme opportunité ici. Moi c'est ça que je me dis tout le temps, je me dis qu'il faut que les gens aient envie de visiter nos parcs, nos maisons de la culture, nos bibliothèques, qu'ils soient partie prenante puis qu'on leur donne la parole aussi de s'exprimer et de dire qu'est-ce qui ne va pas. Donc les consultations publiques, on vient de les terminer, j'ai entendu des choses extraordinaires que moi-même je pensais dans mon salon, mais je ne savais pas qu'il y avait plein de gens qui pensaient la même chose et je pense que c'est ça la beauté du travail municipal, on a cette proximité avec les citoyens qui fait en sorte qu'on peut ajuster les choses au fil des années en fonction de ce qu'ils veulent, donc je suis très chanceuse.

[Keithy] Surtout que quand on est nouveaux arrivants, le loisir c'est souvent remis à la dernière case, même cette case n'existe pas. Alors c'est vraiment un défi comment arriver à faire comprendre que souvent le loisir fait partie aussi de sa santé, c'est prioritaire ?

[Vanessa] Ben nous on essaie de développer puis moi je l'ai mis en priorité pour les années qui viennent, la médiation culturelle c'est notre bouée de sauvetage, si les gens ne peuvent pas venir à l'art, il faut que l'art aille à eux. Donc on travaille avec des organismes communautaires qui ont accès à des personnes plus vulnérables, plus isolées, plus excentrées de nos installations puis on amène la culture là-bas, on fait de la musique, on fait du cirque, on fait des ateliers d'écriture, on fait plein de choses en fait qui font en sorte qu'ils puissent profiter en fait de l'offre culturelle et moi je dis que c'est toujours temporaire, même si la situation temporaire ne les avantage pas par rapport aux autres, il faut prendre les gens dans ces situations-là, donc j'ai réussi à convaincre quand même mes élus qu'il fallait développer cette offre de médiation là puis on a des employés extraordinaires qui se déploient à la

grandeur de l'arrondissement pour amener l'art et la culture et la littérature aussi parce qu'on travaille avec les biblios, chez les gens.

[Keithy] Ouais, parce que je pense que c'est encore une règle qui fonctionne aujourd'hui, la mixité sociale c'est gagnant pour tout le monde.

[Vanessa] On n'a même pas l'impression qu'on peut avoir un événement là puis là, il y a une parade qui arrive puis ça embarque les gens puis les gens vont-- Tu sais, on a plein d'idées comme ça où on se dit que si les gens ne veulent pas bouger, ben embarquons-les avec une fanfare ou je ne sais pas quoi.

[Keithy] J'ai comme une image là du Cameroun à Montréal où justement toutes les différences sont célébrées, elles se cohabitent dans une harmonie cohérente, pertinente et intéressante. Veeby, tu es chanteuse. Oui, ah souvent on commence nos conversations avec justement le chant, je dis que non, on va faire différent. Mais il faut parler de ta voix, ta voix qui touche tant de cœurs, je pense que ce qui caractérise ta voix c'est cette base qu'il y a dans ton estomac.

[Vanessa] Qui vient des tripes.

[Keithy] Qui nous donne des frissons à chaque fois, quand est-ce que tu as su que tu savais chanter ?

[Vanessa] Ça, c'est une histoire de 24 minutes, tu es sûr que tu veux que je commence ?

[Keithy] On n'a pas 24 minutes, est-ce qu'il faut que je fasse une autre émission pour ça ? Non, on va résumer, on va résumer.

[Vanessa] En résumé, moi j'ai su que j'avais envie de chanter et que j'étais chanteuse. C'est drôle hein, mon père, il a loué une vidéo cassette d'un film qui s'appelle The Bodyguard de Whitney Houston, j'avais huit ans, sept, huit ans, je suis tombée en amour avec ce film et j'ai commencé à mimer la voix de Whitney Houston. Et un matin ma mère, elle m'entend dans la salle de bain puis je chante comme elle. Puis là, elle était comme : « C'est toi qui chantes ? » J'ai dit : « Oui. » Puis c'est comme ça que c'est parti.

[Keithy] Waouh, en faisant du karaoké sur du Whitney Houston.

[Vanessa] Du karaoké sur du Whitney Houston, exact.

[Keithy] Et pourquoi tu continues ?

[Vanessa] Parce que ça me permet de dire des choses, je ne chante pas parce qu'il faut chanter, je chante parce que je sais que c'est une des expressions qui touche le cœur, en fait et quelle que soit la langue que tu utilises, la musique en fait, comme j'ai dit tout à l'heure, elle transperce les cœurs, il y a des textes qui sont très durs que j'ai eu sur les brutalités policières, sur justement le texte de Malcolm X, que tu as lu un peu plus tôt, j'ai une chanson qui s'appelle « Black » où j'explique justement mon expérience de quand est-ce que j'ai su que j'étais--

[Keithy] Oui, parce qu'il faut le dire, tu es auteur, compositrice, interprète.

[Vanessa] Oui, oui, j'écris mes chansons et à chaque fois que j'écris, je me dis : « Est-ce que c'est utile ? » Il faut que ce soit utile à quelqu'un quelque part, il ne faut pas que je gaspille le temps, j'ai beaucoup de respect pour les gens qui m'écoutent et c'est parce que ça me fait du bien aussi, des fois ça me ramène dans des émotions un peu fortes, mais je me dis : « Ah c'est sorti, j'ai fait un show, il y a quelque chose qui est sorti, ça fait du bien. » Donc il y a tout ça qui me fait comme ouais, je ne pense pas que je vais arrêter de chanter.

[Keithy] J'ai envie de te poser cette question après cette belle conversation, ce bel échange, est-ce que tu as ressenti ou tu ressens un décalage entre tes attentes, tes attentes quand tu es arrivé ici toi en tant que personne, Veeby, versus les réalités que tu as eues à être confronté ?

[Vanessa] En fait, j'ai envie de te dire que je n'ai pas eu le temps d'avoir beaucoup d'attentes parce que comment je suis arrivée, je n'avais juste rien pensé.

[Keithy] C'est plutôt à ton père que j'aurais dû poser cette question.

[Vanessa] Ouais, en fait, mais ce que j'ai quand même envie de te dire, c'est que je suis contente d'avoir fait ce parcours-là qui est très atypique, je n'ai pas le parcours de quelqu'un de régulier, genre, tu fais ci, tu vas d'un point A à un point B, je suis contente des expériences puis de la somme des succès puis des échecs puis des malheurs puis des bonheurs que j'ai eus sur la route parce qu'aujourd'hui je peux me tenir devant toi puis dire : « OK, au moins je sais qui je suis. » Puis je pense que c'est la plus belle richesse de juste être devant quelqu'un puis de dire que je sais qui je suis. Je sais que je suis arrivée là puis que j'ai fait ça puis qu'aujourd'hui je suis devant toi, j'ai 40 ans puis je sais qui je suis et ça me fait plaisir de pouvoir le dire sans réfléchir parce que j'ai cherché.

[Keithy] Mais en fait, c'est ça la réussite, c'est ça le bonheur et le succès.

[Vanessa] Ouais, c'est juste de dire ça et je l'ai cherché parce que ça m'a confronté beaucoup.

[Keithy] Ça me fait vraiment plaisir à entendre, à avoir cette conversation avec toi.

[Vanessa] Tout simple.

[Keithy] Est-ce que tu sens que tu aurais envie d'aller voir, d'autres villes canadiennes, d'aller essayer d'autres environnements, d'autres écosystèmes où Montréal te convient, le Québec c'est ton point final ?

[Vanessa] En ce moment, depuis trois ans je travaille beaucoup avec les communautés autochtones et j'essaie aussi de comprendre cette réalité-là et j'ai plusieurs amis en fait qui m'ont déjà proposé de faire quelques parcours dans l'Ouest canadien pour aller rencontrer d'autres communautés, avec le festival justement depuis trois ans on fait un événement ici à Montréal qui est une résidence où on fait venir des femmes artistes du continent pour travailler avec des femmes autochtones et ça m'a ouvert les yeux sur une autre réalité, donc oui, j'ai envie d'aller découvrir d'autres choses au Canada, mais avec ces peuples-là, plus, ouais.

[Keithy] Ah, ben vraiment je souhaite voir ça arriver parce que vraiment c'est un programme de résidence de création d'Afropolitain nomade que justement de réunir les cultures africaines et les cultures autochtones, quelle bonne idée, vraiment. Traditionnellement, depuis que j'anime ce nouveau programme Nouveau Départ, je termine l'émission avec la lecture de la biographie, alors on va procéder Veeby, Vanessa Kanga. La voix de Veeby qui gravit des sommets, les redescend, les remonte, toujours infatigable, fluide, énergétique et flamboyante comme l'est l'artiste qui à travers ses chansons comme dans la vie milite avec détermination et sensibilité pour la diversité et l'inclusion. Aux accents jazz, hip-hop, soul, avec de fortes références à l'Afrique, son récent album « ZANDJ », c'est bien ça ?

[Vanessa] Très bien.

[Keithy] Oh « ZANDJ », identifié dans les playlists de couleur tropicale, l'émission phare de RFI est un hommage à l'émancipation sous toutes ses formes, un hymne à la liberté, le spectacle de son dernier album ZANDJ a fait le tour du monde depuis sa sortie en 2021. C'est en 2012 que Vanessa Kanga fonde le Festival Afropolitain nomade, un festival d'art engagé réunissant plus de 450 artistes et maintenant encore plus et qui met à l'accent chaque année un pays africain différent. Et de 2023 à 2025, « Immersion » est un programme de résidence de création du Festival

Afropolitain nomade pour les femmes, qui réunit des Africaines et des autochtones au Canada. Également cheffe de division culture et bibliothèque dans l'arrondissement Côte-des-Neiges de la Ville de Montréal. C'était mon invité aujourd'hui, Vanessa Kanga, Veeby, merci beaucoup hein.

[Vanessa] Merci à toi.

[Keithy] On a vraiment bien échangé, on se connaît depuis plusieurs années, mais je pense que c'est la première fois qu'on a ce genre de conversation et tu es vraiment quelqu'un de lumineux.

[Vanessa] Ah, merci.

[Keithy] Et que je vais vraiment suivre dans son parcours. Est-ce que tu aimerais nous laisser avec un mot spécial ?

[Vanessa] Il y a quelque chose dans ma langue, en fait, un mot dans ma langue c'est masoma, ça veut à la fois dire « merci » et ça veut à la fois dire « je suis reconnaissante », c'est comme la même chose et pour moi c'est puissant, en fait, parce qu'il n'y a pas de merci sans acknowledge que quelqu'un nous a offert quelque chose et aujourd'hui je te dis merci parce que ça m'a fait du bien de te parler de ces choses-là, auxquelles je n'ai pas pensé depuis longtemps, mais si ça peut juste inspirer quelqu'un à ne pas vouloir rentrer tous les jours, moi je pense que ça vaut la peine qu'il y ait un système de support, qu'il y ait des gens autour, qu'il y ait des émissions comme les tiennes, qu'il y ait des gens comme toi qui inspirent et qui disent aux gens : « Tu peux rester et tu peux aller très loin, très très très loin. »

[Keithy] Ah, merci beaucoup, Vanessa, merci Veeby, moi, je te répondrai dans ma langue créole d'Haïti, Renmen moun ki renmen w yo, aime les gens qui t'aiment et c'est exactement ce que je fais aujourd'hui avec cette conversation qu'on a ensemble dans le cadre de ce programme que je présente avec Canal M de

Nouveau Départ, vraiment le désir d'avoir des conversations pour rappeler aux gens que derrière tous ces chiffres et ces statistiques, ben il y a des femmes, des hommes, des enfants qui traversent des territoires et qui continuent à construire une identité qui devient métissée parce qu'on est tous ensemble sur ce territoire pour pouvoir construire un présent et un avenir meilleur, merci beaucoup.

[Vanessa] Merci à toi.

[Keithy] C'était Nouveau Départ et je vous dis à une prochaine fois.